

BALLES COUPS ET DE BOULE P.4

**Homosexualité
sur les terrains** P. 3

**Inégalités et réseaux
sociaux en ligne** P. 9

Où sont passés les champions ?

Les partis politiques ont compris leur intérêt d'avoir des sportifs à leurs côtés lors des campagnes électorales. Certains sont instrumentalisés. Pour d'autres athlètes, en revanche, l'engagement est sincère

C'était en juillet 2009. Il y a sept mois. Une éternité dans le calendrier politique. « Je repars en politique, j'ai rencontré le Président de la République. Il m'a dit qu'il comptait sur moi et ça me plaît. Les élections en Aquitaine, j'en avais envie. Lui aussi. Il m'a convaincu », carillonnait Bernard Laporte dans la presse. Puis vient le temps de l'hésitation, du doute. Il songe un instant à Paris. Et puis, finalement, son nom disparaît de la feuille de match. L'ancien entraîneur de l'équipe de France de rugby et ex-secrétaire d'Etat aux Sports, ne sera pas candidat sur la liste UMP aux élections régionales en Ile-de-France. Pas plus qu'en Aquitaine.

Il ne sera pas le seul absent. En Gironde, les anciens sportifs sont les grands oubliés des listes. Une surprise, car l'aura du sportif est une denrée rare, recherchée à l'approche des rendez-vous électoraux. « La place sociale du sport est très importante, et les politiques l'ont bien compris. Jacques Chirac a profité de la Coupe du Monde de 1998 pour se relancer après l'échec de la dissolution », explique le sociologue lillois Igor Martinache.

NEUTRALITÉ DU SPORT

L'engagement des sportifs dans le champ politique s'intensifie dans les années 1980. Deux évolutions convergentes expliquent cette explosion. « La diffusion des événements sportifs à la télévision va de pair avec la médiatisation de la vie politique », analyse l'historien Patrick Clastres. Roger Bambuck, sprinteur français des années 1960, et Guy Drut, champion olympique en 1976, tentent



Alain Juppé et Guy Accoceberry. Photo : Thomas Sanson

ainsi l'aventure à cette période.

Le phénomène néanmoins n'est pas nouveau. Il remonte aux années 1930. « C'était la période de la grande presse sportive, des documentaires au cinéma et de la retransmission des compétitions à la radio », poursuit l'historien. L'exemple de Jules Ladoumègue, coureur bordelais, séduit par les discours du Parti Communiste et du Parti Social Français (droite nationaliste), est éloquent. « Ce jeune homme n'avait pas d'engagement de longue date, pas de culture politique importante et il n'était pas structuré idéologiquement. Il n'a été qu'une marionnette entre les mains de ces formations. »

Or, aujourd'hui, la professionnalisation croissante du sport reproduit le même effet. « Il est raisonnable de dire que les sportifs ont une faible formation en la matière. Du coup, il y a des sportifs

qui s'engagent en politique mais pas de sportifs qui ont des engagements politiques », assure Patrick Clastres.

Cette neutralité « apparente » des sportifs reste déterminante. Elle explique les sollicitations dont ils sont l'objet. « Ils sont connotés positivement. Ils peuvent attirer des électeurs de gauche comme de droite. Et ils bénéficient en plus d'une image de combattant car ils ont éprouvé l'adversité, le combat. » En 2008, Serge Simon et Guy Accoceberry, anciens internationaux de rugby, étaient présents sur les listes PS et UMP pour les municipales à Bordeaux. « Récupérer la réussite des sportifs correspond en partie à une stratégie d'affichage », souligne Igor Martinache. « Ils sont plus des objets médiatiques que des acteurs politiques. Peu font des carrières politiques », ajoute Patrick Clastres.

Impossible toutefois d'identifier de typologies précises. « Il serait très réducteur de dire que les sportifs qui s'engagent sont tous de droite. De même, dire que certains sports sont de droite et d'autres de gauche n'a pas de sens », indique Igor Martinache. Alain Calmat, patineur médaillé d'argent à Innsbruck en 1964 a été ministre de Laurent Fabius, et Gwendal Peizerat figure lui sur la liste du socialiste Jean-Jack Queyranne pour les prochaines régionales en Rhône-Alpes.

« La question qu'il faut se poser, remarque Igor Martinache, c'est pourquoi la majorité des sportifs ne s'engage pas vraiment. Il est vrai que leur popularité est grande et que s'investir dans une élection est un facteur de clivage. »

THOMAS BACH ET BERTRAND COURRÈGE

« C'est un concours de circonstances »

Guy Accoceberry, 42 ans, ancien international de rugby, est aujourd'hui pharmacien et conseiller municipal à Bordeaux. Il revient sur son itinéraire politique.

« En 2008, un adjoint d'Alain Juppé vient me voir quelques semaines avant les élections pour me proposer de figurer sur sa liste. La personnalité du maire a beaucoup joué dans mon choix. Il faut dire que je n'ai pas de réel parcours militant. Étudiant, je n'ai jamais adhéré à un syndicat, ni été encarté. Et je considère la chose politique comme trop importante pour ne m'investir que partiellement. Je suis bien conscient que j'ai été sollicité pour mon image. La Coupe du monde de rugby venait de se terminer et Bordeaux se retrouvait en mauvaise position dans le classement des villes sportives. Juppé allait être attaqué sur ce bilan. Il y a différentes manières d'entrer en politique. Lamour, Douillet, par exemple, font une carrière très pensée. L'autre façon de militer, c'est la mienne, c'est-à-dire à la suite d'un concours de circonstances. Je n'ai toujours pas ma carte à l'UMP. »

« Il ne faut pas brûler la peau de l'ours avant de l'avoir vendue. », Abdeslam Ouaddou (footballeur nancéen)

« On n'est pas des pédés ! »

L'homosexualité dans le sport reste un phénomène marginalisé. La faute aux dirigeants de clubs et aux sportifs eux-mêmes

« Je n'ai jamais, en dix-huit ans de carrière, personnellement vu un homo dans un vestiaire ou sous la douche. Dans les attitudes, je n'ai jamais vu quelqu'un qui ressemblait de près ou de loin avec des manières de quelqu'un du côté obscur de la force ». Sur le plateau du Grand journal de Canal +, le 29 mars 2005, David Ginola fait taire les plus sérieuses statistiques en la matière. Non, l'homosexualité dans le sport n'existe pas. Et oui, le sport parvient miraculeusement à échapper aux 5 % de la population homosexuelle française.

Si l'attitude de l'ancien footballeur peut faire sourire, n'oublions pas qu'elle traduit une opinion encore largement répandue. De fait, cinq ans plus tard, rien n'a changé. Rares sont ceux qui ont osé faire leur coming-out publiquement. Il y a bien eu Gareth Thomas, ancien rugbyman et capitaine de l'équipe du Pays de Galles, ainsi qu'Olivier Rouyer, camarade de jeu de Platini, aujourd'hui consultant pour la chaîne cryptée. Mais ce dernier n'a révélé sa « différence », selon ses propres termes, que vingt ans après la fin de sa carrière professionnelle, pointant du doigt l'homophobie omniprésente dans le sport.

OÙ SONT LES HÉTÉROS ?

La représentation même que l'on se fait du sportif ne fait que nourrir cette situation. Footballeurs, rugbyens, boxeurs... Tous sont érigés en héros virils. Pour Philippe Liotard, sociologue à l'université Lyon-I, c'est ce stéréotype qui pose problème. « Historiquement, le sport est une affaire d'hommes. Il diffuse un modèle de virilité basé sur la conquête, la force et l'imposition de soi sur autrui. Ce modèle présente une manière de s'affirmer en tant qu'homme qui ne supporte pas le moindre soupçon de féminité et, a fortiori, d'homosexualité ».

Soupçon qui pèse de plus en plus sur l'une des disciplines phares des prochains Jeux Olympiques de Vancouver : le patinage artistique. « La fédération canadienne de patinage voudrait le viriliser », explique Dominique Fumanal, journaliste TV qui s'est longtemps intéressé à la sexualité dans le sport. « Elle a demandé aux patineurs d'avoir des chorégraphies et des tenues plus masculines ».



Photo : D. R.

Un vrai scénario à la Billy Elliott ! Même les patineurs à la retraite, comme Elvis Stojko (triple champion du monde), approuvent cette réforme et souhaiteraient voir plus de Brian Joubert (champion du monde 2007) sur la glace. C'est certain, la cause homosexuelle manque cruellement d'appuis de sportifs hétérosexuels. Pour le moment, seuls Lilian Thuram et Vikash Dhorasoo prennent position.

« Mais ces soutiens ont souvent un côté pervers », poursuit Dominique Fumanal. « Je défends la cause des gays tout en affirmant haut et fort que je n'en suis pas un ». Un avis que partage Philippe Liotard qui estime que ces sportifs « ne cessent d'étaler leur sexualité, en racontant leurs exploits ou en exposant leurs conquêtes ».

MÉDIA ET PERVERSION

Sur les terrains, ce sont ces mêmes hétéros qui balancent des insultes. Des « espèces de pédés, petite tapette, tarlouze » fusent. Ces injures, on les retrouve dans les cours de récré et dans les clubs de sport, très souvent dans la bouche des plus jeunes. « L'exhortation a montré qu'on n'est pas des pédés » apprend deux choses aux jeunes garçons : qu'être homosexuel, c'est mal,

et que si l'on est un homme, on ne peut qu'être bétérossexuel. L'apprentissage sportif contribue ainsi à l'inculcation d'une norme sexuelle », selon Philippe Liotard.

Les médias, quant à eux, ne simplifient pas la situation. En érigeant les sportifs en icônes gay et en métrossexuels, ils associent l'image de l'homosexuel aux représentations du garçon efféminé et de « la

folle ». S'il y a tabou, c'est qu'il y a confusion des genres. « Il ne faut pas confondre contact érotique et contact technique de la mêlée en rugby par exemple, ainsi qu'homosocialité (le fait d'évoluer entre personnes du même sexe) et homosexualité ».

Une chose est sûre, cet amalgame n'avait pas lieu d'être sur les terrains des World Out Games. Organisés l'été dernier à Copenhague, ces Jeux Olympiques gays rassemblaient homos et hétéros autour d'une trentaine d'épreuves pour dénoncer l'exclusion des gays. « Les enjeux d'un tel événement ne sont pas la reproduction d'un modèle sportif communautaire, mais dans un changement culturel allant dans le sens du respect ». Marcher main dans la main, s'embrasser publiquement, se toucher... Aucun tabou ne résiste aux JO Gay.

CHLOÉ MANSEAU ET MÉLISSA GAUTIER

« J'ai claqué beaucoup d'argent dans l'alcool, les filles et les voitures de sport. Le reste, je l'ai gaspillé », George Best (légende de Manchester United)



Photo : Julie Urbach

Ces petits terrains sur lesquels miser gros

Les journalistes du magazine *Capital* auraient parlé d'une ascension fulgurante, voire d'une success-story. En à peine deux ans, près de dix complexes de « foot en salle » se sont installés à Bordeaux et dans la Cub. Le dernier-né n'a pas six mois

« On a senti le potentiel ». Diplômés en management du sport pour l'un et en création d'entreprise pour l'autre, Sébastien Paulin et Yoann Dessalles ont eu le nez creux. En 2007, les deux amis quittent Clermont-Ferrand pour s'associer et monter leur propre société. Zone industrielle de Martignac (au sud de Bordeaux), un local de 1500 m², deux mois de travaux, un investissement de 280 000 euros, et un prêt sur sept ans « pour lequel il a fallu convaincre ». En plus, ils sont les premiers.

Le 1^{er} mai 2008, Offside 33 ouvre ses portes. Trois mini-terrains de foot, deux pour jouer à « 5 contre 5 », et un « 3 contre 3 », construits par deux entreprises spécialisées, une dans les terrains, une autre dans le gazon synthétique. En plus de la pelouse, une clientèle « entre 25 et 35 ans » investit vite les tables Ikéa du snack-bar, dont les recettes représentent aujourd'hui 30 % du chiffre d'affaires.

Sébastien serre les mains et sert les bières. Avec un loyer de 8 000 euros par mois, les gérants ont fait le choix de tout faire eux même, et de miser sur la convivialité. Si l'idée de monter d'autres complexes de ce type a été un temps à l'ordre du jour, elle a vite été balayée par l'arrivée des concurrents. En janvier, Futbol Futbol s'installe pour un investissement de 500 000 euros et compte déjà 70 000

visiteurs après une année d'existence. Résultat, 5 à 10 % de fréquentation en moins pour Offside, et une concurrence qui va en se diversifiant.

DU FOOT, DES CHÈQUES ET DES JEUX

De l'autre côté du pont de Pierre, Bordeaux Soccer fait monter les enchères. Six terrains, une salle de musculation, un sauna, un restaurant, et un parc d'animation pour enfants. La structure de 4000 m² est signée Franck Jurietti, Girondin et Jérôme Lepere ancien gardien de but de Gueugnon. « Il faut être passionné de foot pour travailler ici, sinon tu craques », s'amuse Julien Mariet, un des douze salariés du dernier-né des complexes, partenaire des Girondins de Bordeaux et de la marque Puma.



A Bacalan, Bordeaux Soccer propose trois terrains intérieurs et deux extérieurs. Photo J.U.

D'autres anciens footballeurs ont flairé le bon filon. Ils gardent ainsi un pied dans le milieu tout en se frottant à celui des affaires : Dominique Casagrande à Lyon, Eric Cantona près de Nantes, Zidane à Aix-en-Provence avec un projet qui s'élèverait à 4 millions d'euros. Quant à Jurietti, il se dit prêt à « aider des amis » à monter une autre salle, à Niort.

JULIE URBACH
ET BORIS MASSAINI

Petit lexique

Futsal : né dans les années 1930 en Amérique du Sud, le Futsal dépend de la Fédération française de football. Il se joue sur un terrain en dur de type handball, et dispose de règles spécifiques. Tout contact y est interdit.

Foot indoor ou foot en salle : en fait, il n'a pas de nom officiel. C'est LE football à la mode. Les complexes de foot indoor poussent partout à une vitesse impressionnante. Il se joue par équipe de deux à cinq joueurs sur des terrains dont la taille varie. Il n'est rattaché à aucune fédération.

Les appellations **Jorkyball** (deux contre deux) et **Fut5** (cinq contre cinq) sont en revanche des marques déposées. Comme au Futsal, tout contact y est interdit. Elles sont liées à la Ligue française de jorkyball et de Fut5 (LFJF). Les centres affiliés doivent donc fabriquer des terrains qui respectent les normes imposées par la ligue et son seul fournisseur, WSB. Il est l'unique interlocuteur en France pour qui veut ouvrir un centre affilié. A Bordeaux, seul Futbol Futbol est affilié, ce qui lui permet d'accueillir des compétitions nationales et internationales, dont la Coupe du Monde en juin.

J. U. ET B. M.

Un déferlement. 200 supporters en colère sont descendus sur la pelouse pour en découdre. Parce que Nice a perdu 3-2 contre Monaco, le stade monegasque s'est transformé, samedi, en champ de bataille.

BALLES COUPS DE BOULE

DOSSIER SPORT ET VIOLENCE

La violence et le sport ont souvent eu une histoire commune, au niveau professionnel comme au niveau amateur, au niveau local comme au niveau international

Les raisons de la colère, tentative d'explication



Photo Olivier Laifargue

— Eric Cantona, footballeur : « Coach, je m'appelle Cantona, et Cantona il s'assied pas sur le banc. »
— Raymond Goethals, entraîneur : « T'as qu'à prendre un tabouret et t'asseoir à côté. »

Une paire de claques et ça repart

Il n'est pas toujours nécessaire d'attendre la troisième mi-temps pour que les joueurs haussent le ton. Fatalité de la compétition ou particularités régionales ?

« Plus le niveau de jeu est bas, plus c'est hard », concède le rugbyman Pierre Genestal, 23 ans, ancien de Castillon-la-Bataille, aujourd'hui à Lormont. « Lorsqu'on s'entraîne moins, l'engagement physique est différent, plus maladroit. A l'heure de jeu, la fatigue se transforme en énervement », ajoute Joël Bernard, président de la commission de discipline du Comité Territorial de la Côte d'Argent (CTCA). En clair, les amateurs sont plus prompts à décocher les bourre-pif que les professionnels, lesquels sont « tenus par des objectifs de performance, de résultats », rappelle Bruno Jepiral, rugbyman à Saint-Médard-en-Jalles. C'est effectivement le cas, la violence dans le sport est d'abord un phénomène marginal, qui ne touche principalement que les disciplines populaires, comme le football ou le rugby. Sur la foi des témoignages d'entraîneurs et de sportifs glanés ça et là, un premier constat se dégage : la nature des violences diffère selon le niveau de compétition, de l'amateurisme au professionnalisme.

Autre constat : la notion de territoire, très présente dans le milieu du rugby, entraîne parfois un racisme de clocher. « Le Landais, par nature, aura une dent contre le Girondin. Leur affrontement sera toujours assez vif », analyse Joël Bernard. Cette rivalité de village, dont l'esprit est relayé jusque dans les tribunes, accouche parfois de sévères empoignades. Les joueurs écopent de sanctions, et le club raque.

Car sur l'aire de jeu aussi, la violence a un coût. M. Yelbas, ancien président de l'association « Culture Turquie », en sait quelque chose. « Nous avons une équipe de foot, mais nous avons dû la dissoudre il y a trois ans. Les joueurs prenaient trop de cartons, nous n'avions plus assez d'argent pour payer les amendes. »



Photo Berke G.

ET LA TENDRESSE ? BORDEL !

Alors, que faire pour réguler un tant soit peu les débats ? Les arbitres y sont en principe préposés. Mais c'est un fait : ils sont de moins en moins nombreux. « Un manque de disponibilité » serait à l'origine de cette baisse d'effectif, prétend-on dans les clubs. Ce ne serait donc en aucun cas l'atmosphère d'hostilité des aires de jeu qui découragerait les vocations. « Car les problèmes »,

rappelle Jean-Lou Genestal, membre de la commission éthique et déontologie du CTCA, « viennent aussi de l'environnement » (voir par ailleurs).

Que faire, donc, pour endiguer la brutalité dans le sport ? Peut-être pourrait-on, avant chaque match, rappeler aux uns et aux autres les valeurs « humanistes, pacifiques et harmonieuses » de la charte olympique... ? Mais soyons réalistes, ce n'est pas gagné. Samedi 6 février, la Ligue aquitaine de football, qui organise une conférence de presse justement consacrée à la violence dans le sport*, tentera d'explorer quelques pistes. Au détour d'échanges qu'on espère virils mais corrects, évidemment.

VINCENT BARROS

* De 9 h à 12 h 30 au centre technique du Haillan.

Un match à oublier

Dimanche 24 janvier 2010, 13 h. Sur un champ de patates de l'agglomération bordelaise. Match de foot de 2^e division de district, 12^e division nationale. C'est l'heure des braves. L'enjeu est énorme.

La dizaine de supporters du quartier est venue soutenir ses potes. Et braver la pluie, le froid, le vent. Bref. Un temps à ne pas mettre un chat dehors. Et rapidement, ils regrettent d'avoir raté Attention à

la marche. 1 à 0 pour les visiteurs. On ne joue que depuis dix minutes. Bons derniers au classement et aucune victoire au compteur, les joueurs s'énervent, s'engueulent. Et la dizaine de potes suit le mouvement. Après un tackle rugueux de l'un des leurs, ils applaudissent. Ils encouragent gestes musclés, et autres coups d'épaule virils. A un penalty indiscutable pour leurs adversaires, ils s'en prennent à l'arbitre. 2 - 0. Dans la foulée, l'attaquant, un poète, un vrai, sèche un défenseur adverse. Arrivée des pompiers. Carton jaune pour l'un. Clavicule cassée pour l'autre. Fin de l'épisode. Les esprits se calment. L'attaquant réduit le score. Mi-temps. 2 - 1.

A l'heure de jeu, l'ailier gauche égalise. Les supporters peuvent exulter et les visiteurs du jour

s'énervent. Les noms d'oiseaux fusent. Le statut professionnel des mamans des joueurs semblent être au cœur des débats. Cinq minutes d'arrêt de jeu. La poignée de supporters veut sortir la boîte à gifles. L'arbitre distribue son lot hebdomadaire de cartons. Le jeu reprend ses droits. Et l'attaquant rejoint le banc. Son remplaçant inscrit le troisième but. A 3 - 2, supporters et joueurs n'attendent plus que le coup de sifflet final. 5, 6, 7 minutes d'arrêts de jeu. Au bord du terrain, on s'impatiente. — « Bon, il a oublié son sifflet l'arbitre ou quoi ? » — « Nan, mais ça va encore jouer une heure. En Afrique, il y a une heure de décalage ».

VALENTIN GENDROT

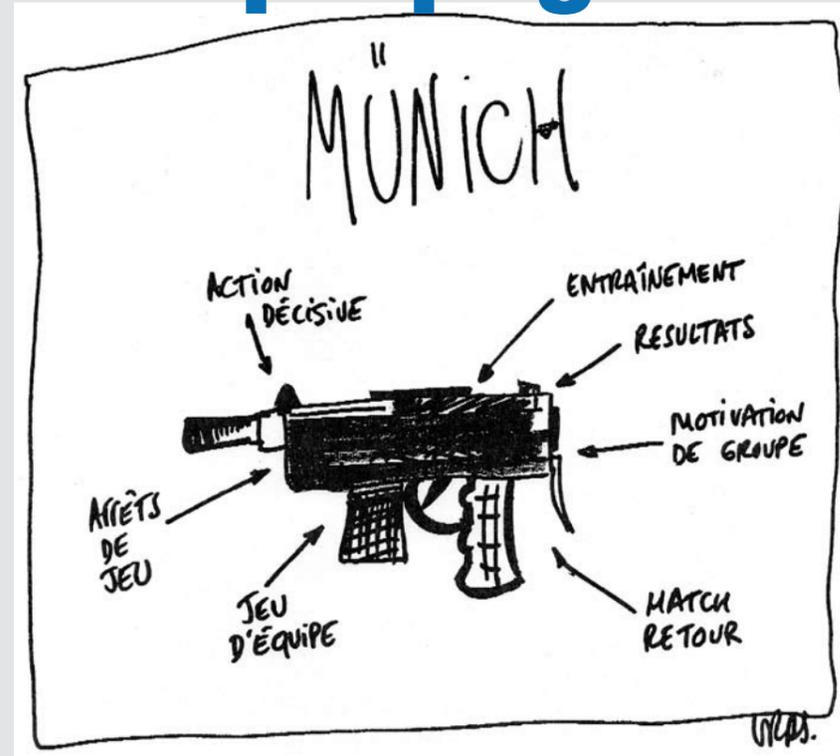
Entre idéal et propagande

Au niveau international le sport exacerbe les tensions politiques. mais il est aussi utilisé comme un outil diplomatique de pression et d'influence. La victoire sportive est souvent un succès politique.

Vendredi 8 janvier, la phase finale de la Coupe d'Afrique des nations est lancée. Alors que l'équipe togolaise de football entre dans l'enclave de Cabinda, le bus essuie des salves de mitraillettes. La manifestation sportive se voulait neutre et pacifique, l'utiliser pour exprimer dans le sang des revendications politiques a de quoi choquer. Les conflits du XX^e siècle ont souvent eu leur pendant sportif, pour le meilleur comme pour le pire. Il y a la prise d'otage de Munich aux Jeux olympiques de 1972. Un commando palestinien séquestre la délégation israélienne et exige la libération de 230 prisonniers. L'opération s'est conclue par un massacre et il est difficile de voir aujourd'hui les effets positifs de l'opération pour la cause palestinienne. Il y a aussi la Coupe du monde de rugby de 1995. Devenue le symbole de la réconciliation de l'Afrique du Sud et célébrée dans le dernier film de Clint Eastwood *Invictus*, elle est l'un des événements qui ont valu à Nelson Mandela le prix Nobel de la paix.

AFFRONTEMENTS ET RÉCONCILIATIONS

Bien sûr, les terroristes ne sont pas seuls à avoir perçu l'intérêt d'utiliser le sport à des fins politiques. On appelle ça la diplomatie par le sport. « Aux JO de Londres en 1908, certains pays ont compris que les affrontements sportifs étaient une démonstration de puissance vis-à-vis des États étrangers », explique Patrick Clastres, chercheur à l'Institut d'études politiques de Paris. Bien utile, l'outil a été surexploité durant les grands affrontements idéologiques, des régimes totalitaires



démonstrations, selon Patrick Clastres, car elles restent des mesures symboliques. Après tout, le boycott des JO de Moscou n'a pas arrêté la Guerre froide et les deux Corées ne sont pas près d'ouvrir leurs frontières.

PROMOUVOIR UNE SOCIÉTÉ HARMONIEUSE ?

Mais alors, qu'en est-il des déclarations de paix universelle, du « développement harmonieux de l'homme en vue de promouvoir une société pacifique, soucieuse de préserver la dignité humaine », inscrites en préambule de la charte

du Comité international olympique ? Les JO de Pékin ont certes permis d'attirer l'attention sur la question des droits de l'homme, mais ce n'est pas grâce au comité organisateur. « S'ils n'ont pas pris parti, c'est que leur conduite est davantage dictée par les intérêts de leurs sponsors », souligne Patrick Clastres.

Les droits de l'homme ne devaient assurément pas être inclus dans cet idéal harmonieux de société pacifique. Le sport ne génère pas plus de violence que de paix dans le monde, ni de « dignité humaine », puisqu'il les cristallise.

OLIVIER LAFFARGUE

« On appelle ça la diplomatie par le sport »

à la Guerre froide. Les Jeux olympiques de Moscou en 1980, boycottés par les États-Unis, ont été un théâtre de propagande, et la Coupe du monde de Football de 1978 en Argentine a été l'occasion de louer les fabuleux mérites de la junte du dictateur Videla. Et puis, il y a les matchs de foot opposant la Turquie à l'Arménie en octobre dernier ou entre les deux Corées en 2008, érigés en symboles de réconciliation. Il ne faut pas surestimer la valeur de ces

Sport et conflits : 6 dates clés

8 JANVIER 2010 :

Coupe d'Afrique des nations, attentat contre le bus de l'équipe togolaise. 2 morts.

6 SEPTEMBRE - 14 OCTOBRE 2009 :

Qualifications pour la Coupe du monde de football 2009 : la Turquie rencontre l'Arménie.

6 OCTOBRE 2001 :

Match amical : match France-Algérie interrompu suite à l'envahissement du terrain par des supporters.

1984 :

Jeux olympiques, l'URSS boycotte la manifestation organisée à Los Angeles.

1968 :

Jeux olympiques, Tommie Smith et John Carlos lèvent un poing ganté sur le podium en hommage aux Black Panthers.

1936 :

Jeux olympiques, l'Allemagne nazie utilise l'événement pour sa propagande antisémite. Hitler refuse de saluer l'athlète noir Jesse Owens.

Au ban de touche

« Un racisme ordinaire »



La pratique d'un sport est violente. Michel Jamet, sociologue à l'Université Victor Segalen, répond à nos questions.

Imprimatur : Le sport et la violence sont-ils inséparables ?

Michel Jamet : Oui. La violence est une opposition entre deux adversaires. Après, ce sont le degré et les formes qui peuvent varier : jusqu'à quel point c'est acceptable et sous quelle forme.

N'y a-t-il pas contradiction entre la compétitivité, le rapport de domination et les valeurs de communion que véhicule le sport ?

M. J. : C'est effectivement un des éléments importants du jeu sportif qui est à la fois compétition et coopération. Il y a tension entre les deux si on prend les sports collectifs. Il faut qu'il y ait opposition entre deux équipes, mais aussi qu'il y ait coopération entre les acteurs. La contradiction compétition/coopération est difficilement dépassable, elle est permanente dans toutes les situations sportives mais pas au même degré. Dans certains cas, c'est la coopération qui l'emporte, par exemple quand on fait du sport pour se faire plaisir (un match dans le quartier ou sur la plage). En compétition officielle, c'est le résultat qui l'emporte. Donc, il y a un équilibre sur ce contrat, ce respect des règles qui est toujours instable.

L'aspect idéologique de ces contrats et les réalités dures du sport ne sont-ils pas en conflit ?

M. J. : Je crois que l'aspect idéologique, c'est autre chose. C'est le discours que l'on construit autour

du fait sportif, qui participe aussi du phénomène sportif. Dire que le sport véhicule des valeurs d'entraide, de coopération, de respect de l'adversaire, c'est un discours éducatif - que tiennent les profs d'EPS dans le cadre de leur classe-. Les entraîneurs de rugby se disent « éducateurs sportifs », apprennent aux jeunes à s'entraider, à jouer avec les autres. C'est un discours qui donne un sens à la réalité.

Si on met l'accent sur la coopération, on dira que le sport, c'est bien. Si on le met sur la confrontation, l'opposition, la gagne à tout prix, la finalité du sport peut être négative. C'est toute l'ambiguïté du phénomène sportif.

La qualité de jeu, le niveau de professionnalisation des joueurs ont-ils une influence sur la fréquence et la force de la violence ? Etre amateur légitime-t-il le « mauvais jeu » ?

M. J. : Je ne crois pas qu'on puisse parler d'échelle de violence corrélée avec le niveau de jeu. Il y a plutôt des niveaux de violence liés à des situations particulières. Si on prend par exemple ce qui s'est passé dans le football ces derniers mois entre l'Algérie et l'Égypte, géographiquement proches, c'est lié à une situation à la fois internationale et à une instrumentalisation idéologique nationaliste. On peut retrouver cela au niveau local avec des conflits de quartiers où « on » fait monter la ten-



sion... « On », ici, sont souvent les dirigeants soit incitateurs soit absents dans la régulation. Il y a souvent ce que l'on pourrait appeler du racisme ordinaire, si on veut, le rejet de l'autre. Après quand on arrive à un certain niveau, on sait bien que quand on n'est pas professionnel dans sa manière de jouer ou de plaquer, ou d'agir, on est sanctionné par les règles de la fédération. L'arbitre intervient à ce moment-là qui sanctionne individuellement ou collectivement. Ce processus aide à canaliser la violence.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENT BEUSELINCK-DOUSSIN

Pour en savoir plus : Norbert Elias, sociologue allemand, Dunning Eric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Fayard. Jean-Michel Faure, « Voutré, mon village » in *Le beau* n° 32, mars 1999, pp. 129-142

secouent la société. Et d'ailleurs ce qui réunit les ultras, c'est la lutte commune contre le football moderne, entendre football business. Etre ultra, c'est une mentalité, un mode de vie et la recherche de liens de solidarité au sein d'un groupe. On peut déplorer une dérive du mouvement depuis le début des années 90 mais on ne peut ignorer le phénomène de socialisation qu'il représente.

ANTHONY CERVEAUX

L'ambivalence des ultras

Symbole de la violence qui gangrène le football, les ultras pâtissent d'une réputation médiatique peu flatteuse. Le dernier rapport du Sénat sur ce phénomène dément pourtant l'idée reçue selon laquelle les stades seraient de plus en plus violents. La faute à un traitement médiatique lacunaire ? Oui, en partie. A commencer par la confusion très répandue entre Ultras et Hooligans. Les premiers n'ont qu'un recours sporadique à la violence

quand les seconds recherchent l'affrontement systématique. L'opposition entre groupe ultras dépasse largement le cadre sportif. Les rivalités, parfois profondes, s'expliquent davantage par des affirmations identitaires, des divergences sociales, voire politiques (en particulier en Italie). Bien plus qu'une manifestation extra-sportive, le mouvement ultra cristallise les problématiques – violentes ou pas – qui

« Étudier ou être diplômé, travailler ou avoir un niveau de vie élevé favorise la pratique sportive. » Prenons le vélo : 25 % des ménages les moins nantis montent en selle contre 50 % des plus aisés*. Si le Vcub (vélo en libre service) va multiplier les montures, le bourgeois, également habitué des haras, garde l'avantage. « L'équitation est historiquement aristocratique, puis bourgeoise, analyse le sociologue Michel Jamet, au même titre que le golf et le tennis ». Personne n'a dit que le sport était *fair-play*. Puisque ces pratiques « nécessitent des équipements » selon le sociologue, elles sont trois à cinq fois plus répandues chez les privilégiés.

« La première ségrégation est le non accès à l'information. »

Cette tendance concerne également le ski, la voile ou le canoë. Toutefois, ces activités tendent à se diffuser dans la société. Ainsi, le sport populaire par excellence, le football, qui ne demande qu'un ballon et du gazon, « transcende toutes les couches sociales ». Mais il fait figure d'exception. Car indépendamment des coûts inhérents à une pratique sportive, « un héritage élitiste » cloisonne encore les activités selon Jamet, à l'instar du tennis. Si les moyens ne manquent pas, alors quoi ?



Au bar le contraste, on connaît le football. C'en est même presque devenu une religion. Et à Bordeaux, on est supporter des Girondins. Quand Denis, le patron, allume la télé pour le match Bordeaux – Boulogne-sur-Mer, Maurice et ses acolytes sont sur le qui-vive. « Ce soir, c'est les trois points ou rien ». Maurice, la main posée sur son ballon de rouge, vit le match intensément. N'en rate pas une miette. Le match est plutôt mauvais. Les supporters commencent à ronchonner. Et les phrases « Mais courez un peu bandes de fainéants ! »

Tous les tricolores n'ont pas accès à tous les sports. La faute aux inégalités – et non à Domenech !- Pour prendre le contre-pied, des réseaux en ligne montent au filet... en petite foulée.



PAS DE NET-ÉVOLUTION ?

« La première ségrégation est le non accès à l'information. » Cette phrase est d'Éric Mary, co-fondateur du réseau social sur Internet dédié aux sports et aux loisirs, « KeeWeek », qui s'apprête à souffler sa première bougie. L'obstacle selon lui tient au fait que « si l'on ne possède pas l'information, si on n'a pas les moyens de la trouver facilement et rapidement sans être un expert, on abandonne ». Grâce à cette plateforme, l'internaute peut communiquer avec des sportifs de tous horizons, entrer en contact avec des clubs et des professeurs, dans le but de les rencontrer physiquement. Ici, rien ne hiérarchise les sports, sinon l'impitoyable ordre alphabétique. L'une des ambitions affichées est de tacler les discriminations

« en se positionnant sur toutes les activités ». Pour Gabriel, qui a adhéré au réseau en ligne, cela permet « un premier contact » avec un sport, dont la réputation peut parfois le précéder, et de donner pignon sur rue à des associations ou des disciplines confidentielles. Saviez-vous qu'il existait des frontons de pelote basque à Paris ? Pour autant, avec 50 000 membres, il est difficile d'affirmer aujourd'hui que cette initiative règle le problème de l'accès au sport. D'autant que seulement un quart des foyers ont accès à Internet.

THOMAS PONTIROLI

* Lara Muller, Mission statistique du ministère de la Jeunesse, des Sports et de la Vie associative, « La pratique sociale en France, reflet du milieu social », 2006



Photo : Olivier Laffargue

Paroles d'experts

ou encore « Trop payés » résonnent dans le bar. Seul un client, dos au match, reste impassible et circonspect. Fidèle à son verre de Ricqlès. Alors qu'il ne reste plus que quelques instants à jouer, Chamakh, le buteur bordelais inscrit le premier but de la partie. Explosion de joie dans le bar. « Ob, il est beau, hein ? Belle tête ! ». Peut-être bien, mais il y a hors-jeu. But refusé donc. La dernière chance est passée pour les Girondins.

On en restera là, 0-0. Maurice l'a mauvaise. « Je vais avoir du mal à fermer l'œil après un pauvre match comme ça. En tout cas, j'espère une victoire de Montpellier. Je vous le dis, hein. Je vous le dis. Je préfère avoir Montpellier à mon cul que l'OM. » Maurice finit son verre d'une traite. Et valide son ticket de Rapido. « J'espère avoir un peu plus de chance au Tac-Tac. »

VALENTIN GENDROT

Le sexe c'est la santé

Le sport est considéré comme le meilleur moyen d'entretenir et d'améliorer sa santé au quotidien. Encore faut-il avoir le temps et la motivation ! Les scientifiques ont démontré, eux, qu'il existe une autre solution pour vivre mieux : le sexe

« Chérie, j'ai trouvé un sport qui fait perdre des calories, entretient le cœur, raffermi les muscles et réduit les risques de cancer. Viens te coucher... »

LE KÂMA-SÛTRA : LA NOUVELLE BIBLE DU RÉGIME

Pendant l'acte sexuel, le corps brûle nombre de calories. Cette quantité varie grandement en fonction des positions choisies. Adieu le « missionnaire » ! Bonjour le « petit pont », « le jeté arrière », ou « l'arbre défendu ». Si les chiffres divergent selon la durée de la relation, à intensité égale certaines positions peuvent vous faire perdre jusqu'à 5 fois plus de calories ! Compter 40 kcal pour une « étoile de mer » rapide, plus de 200 kcal pour un « Andromaque au galop » abouti (la femme sur l'homme assis en tailleur), soit l'équivalent de 20 minutes de footing rapide.



Faut-il se lancer dans une activité physique et sportive est souvent source de consignes farfelues venant de toutes parts. Qu'en est-il dès que l'on se pose les vraies questions ? Début de réponse grâce aux conseils du docteur Lassalle

Faut-il faire l'amour avant de pratiquer un sport ?

OUI ET NON. L'orgasme masculin est très physique. En témoignent les ronflements intempestifs qui peuvent survenir quelques secondes après l'acte, et qui empêchent la partenaire de terminer la lecture du magazine dont elle louait les vertus distrayantes au moment où vous vous agitez sur elle. En ce qui concerne les filles, leur orgasme est beaucoup plus cérébral. Elles peuvent bénéficier des bienfaits relaxants de la sieste coquine sans perdre en tonus ou en concentration. D'ailleurs, certaines sportives professionnelles se masturbent avant une compétition afin d'être plus performantes.

FAITES DURER, C'EST BON POUR LE CŒUR

Les accidents cardio-vasculaires sont la première cause de décès en France. Seules des activités physiques quotidiennes de longue durée préviennent efficacement de ces problèmes. En moyenne, le cœur bat de 70 à 80 pulsations par minute, mais le pouls peut grimper de 100 à 120 pulsations pendant la phase d'excitation, voire plus pendant l'orgasme. Idéal pour muscler son palpitant. Bien que 47% des Français affirment que leur rapport sexuel durent plus de 30 minutes* (Euh... vraiment ?**), les 53% restant devraient prendre modèle sur les premiers pour rester en bonne santé. Ne négligez pas les préliminaires. Ils augmentent la durée de « l'entraînement ».

Le vélo fait travailler moins de groupes musculaires qu'une relation sexuelle

LE CHEMIN VERS L'ORGASME EST PARSEMÉ D'EMBÛCHES

A respecter toutes les consignes acrobatiques, le septième ciel semble réservé au gainage tonique et aux muscles résistants. L'orgasme est en fait une série de contractions musculaires du périnée (ajoutée à des contractions intra-vaginales chez la femme), entraînant la jouissance. Maîtriser ses muscles, sa respiration, c'est maîtriser son plaisir. La récompense est à la mesure du travail fourni. Selon la durée des rapports, le sexe entretient la masse musculaire voire la développe. Chez les garçons, l'orgasme maintient un niveau élevé de

testostérone dans l'organisme, une molécule essentielle dans le développement des muscles. A l'ère du « tout à domicile », « le sport en chambre » est un bon moyen pour prendre de bonnes résolutions en 2010. Reste à trouver un(e) partenaire prêt(e) à vous faire perdre vos kilos superflus...

FLORENT CUSTODIO

* (enquête BVA/Psychologies décembre 1999). ** Selon le *Journal of Sexual Medicine* le temps médian d'une relation sexuelle est de 7,3 minutes.

Faut-il boire une bière après le sport pour éliminer les toxines ?

DÉSOLÉ MAIS NON. Fin du rêve pour tous les habitués de la troisième mi-temps qui justifiaient leur excès d'alcool par la loi quasi-mystique de la « bière pipi ». Bien que diurétique, les propriétés bienfaisantes du breuvage divin des supporteurs ne sont qu'un leurre. Le véritable expiateur des toxines corporelles n'est autre que la transpiration. Et malheureusement, l'état de déshydratation qui suit toute activité physique intense nécessite que l'on se réhydrate, et non d'aller aux toilettes après chaque pinte.

Faut-il mieux suivre un régime ou faire du sport ?

LES DEUX ? Le corps de rêve sur la plage cet été ne s'obtiendra pas uniquement en supprimant les tartines au beurre de cacahuète. Il vaut mieux pratiquer une activité que suivre un régime. Lorsque vous diminuez votre alimentation, non seulement vous perdez de la graisse, mais aussi du muscle et de la masse osseuse. Résultat : le corps devient mou. Le sport au contraire augmente votre métabolisme de base. Plus vous êtes musclé, plus vos besoins en énergie sont importants, plus vous pouvez manger tout en restant sveltes.

FLORENT CUSTODIO

La lutte en long, en large et en travers

J'AI TESTÉ POUR VOUS la lutte libre. Un sport malheureusement méconnu en France. Ambiance

Reverser son adversaire sur le dos, ça peut sembler facile. Mercredi 27 janvier au dojo de Lormont, j'ai pu vérifier que ce n'était pas toujours si simple. L'entraîneur se pointe peu après mon arrivée et m'accueille. Sympa mais trop carré à mon goût. Si ses lutteurs sont comme lui, la soirée va être longue. Il est 19h30, l'entraînement démarre. Après un footing plutôt tranquille, l'affaire se corse. Corde à sauter, entraînements de souplesse, prises de jambes et grimps de corde. Mais les pompes ont finalement raison de moi. Une chose est sûre, on ne rejoint pas les

tapis de lutte pour se la couler douce. On bosse, comme en témoignent les aisselles en sudation et les biceps frénétiquement tendus. Arrive enfin le moment tant attendu des combats. J'enlève mon tee-shirt, dévoilant ainsi mes muscles saillants. Mais, je garde les chaussettes. Mon premier adversaire m'annonce qu'il a terminé troisième lors des derniers championnats de France. Je me marre... Avant d'avoir rapidement la tête dans le tapis. Après deux minutes de combat, il m'explique que la règle du jeu est de mettre son adversaire sur le dos. Merci pour le tuyau. Je suis maintenant armé pour défier mon deuxième adversaire. Il arrive, imposant, une lettre chinoise tatouée sur le torse et dégoûtant de sueur. Bonsoir Monsieur, enchanté.

« J'ai lutté mais j'ai pas résisté ! »



Photo C. B. D.

Dès le premier contact, logiquement, mais sans démeriter, je m'incline. A quatre reprises, il utilise la même technique. Il me met à distance, m'attrape une jambe en se jetant au sol. En léger déséquilibre, pas d'autre solution que de m'agripper désespérément à son dos luisant, en sautant à cloche pied. Il réalise avec brio une « balayette » avant de me déposer délicatement au sol. J'ai échoué. La mine basse, le moral dans les chaussettes. J'aurais dû les enlever, me direz-vous.

VALENTIN GENDROT

Mets de l'huile

En Turquie, la lutte à l'huile est plus qu'un sport. Elle est née en 1346 après la conquête d'une citadelle byzantine par Süleyman Pacha et ses quarante soldats. Pour fêter l'événement, les vainqueurs organisent une compétition de lutte. Incapables de se départager, les finalistes, deux frères, meurent finalement d'épuisement sous un figuier. Plus tard, y jaillira une source. Kirkpınar, les « 40 sources », deviendra le lieu saint de la lutte et la ville d'Edirne (à 200 km à l'ouest d'Istanbul) accueille depuis 1946 le tournoi national. Professionnelle, la lutte à l'huile draine beaucoup d'argent. Traditionnelle, c'est au profit de fêtes ou d'institutions de charité.

Les lutteurs sont appelés *pehlivan* ce qui signifie « brave », « courageux » en perse. Leur légendaire droiture et surtout leur puissance forcent le respect de tout un peuple. En extérieur, torse nu, le corps enduit d'un mélange d'eau et d'huile d'olive, les lutteurs et leurs bermudas de cuir de 13 kg baptisés *kispet*, s'affrontent jusqu'à 45 minutes d'affilée sous les commentaires du *cazgir*, l'arbitre-conteur qui exhorte les dizaines de milliers de spectateurs



Photo Mustafa Özer

et encense les braves. Avant chaque combat, le *pehsrev*, une danse au rythme d'instruments traditionnels, célèbre la fraternité. Au cours du combat, le « huileur » (*yagci*) asperge régulièrement les lutteurs. Le vainqueur, le *baspehlivan*, est celui qui parvient à maintenir son adversaire face au ciel ou à le décoller du sol sur trois pas.

CLÉMENT BEUSELINCK-DOUSSIN

Pour en savoir plus : 8 février-8 mars : expo-photo de lutteurs à l'huile, par Mustafa Özer, Conseil général (poursuite sur un mois à la mairie de Lormont). 24 avril : journée de démonstration avec lutteurs turcs et lutteurs classiques, au club de lutte de Lormont.

La lutte dans le sang



Athlète très connu dans son pays, le Turc Ozkan Sankar transmet maintenant son savoir à son fils

Six fois champion de Turquie, une fois champion du monde, une épaule déboîtée, tel est le palmarès d'Ozkan Sankar. Aujourd'hui retraité des tatamis, l'homme transmet les « secrets » de la discipline à son fils. Et il a de quoi faire. À 11 ans, il a lui-même appris ses premières techniques auprès de son père. À 16 ans, il devient professionnel et troque l'école contre le club. Deux entraînements quotidiens, « même le samedi et le dimanche », il gagne rapidement des championnats. « Comme si tout s'était fait naturellement », résume simplement Ozkan. Pas vraiment d'explication à sa vocation donc, mais tout de même quelques souvenirs. L'excitation du soir en attendant l'entraînement du lendemain matin, les « longs, très longs » déplacements en bus pour les championnats du monde, les milliers de spectateurs. Enfin, les courts instants avant le début du match, où « d'abord tu trembles », et puis « tu te rends compte que ça passe » avec l'expérience.

« EN FRANCE, C'EST PAS PAREIL » Dix-sept ans plus tard, Ozkan n'est pas revenu au centre du tatami. Arrivé en France, l'Ankariote, 1 m 75 et 116 kg, est devenu chef : d'abord de famille, puis d'une entreprise de maçonnerie. S'il assure que la lutte ne lui manque pas, il cherche dès qu'il le peut un match à regarder sur une des vingt chaînes turques qu'il reçoit grâce à sa parabole. Et pour revivre l'ambiance et les techniques qu'il dit « ne jamais pouvoir oublier », l'homme assiste régulièrement à l'entraînement de son fils, Gülkan, au club de lutte de Lormont. La bienveillance du papa se mêle à l'exigence de l'athlète. Les bras sont croisés et l'œil est attentif. « Pour être bon, il ne faut jamais s'arrêter », explique Ozkan. Pourtant, ce n'est pas cet avenir qu'il veut pour Gülkan, qui lui, à 15 ans, « est fort en classe ». Car en France, ce n'est pas pareil. « C'est école d'abord, et lutte ensuite », afin de perpétuer, pour le bonheur du papa, le « virus » de la famille Sankar.

JULIE URBACH

> retrouvez la vidéo du "J'ai testé pour vous" sur : www.imprimatur.fr

Lilian Laslandes, un retraité encore actif

Qui se souvient de l'ange blond de Pauillac ? Le multiple champion de France a posé ses valises dans le Médoc. Portrait



Lilian Laslandes. Parce qu'il le vaut bien. Photo D.R.

Lilian Laslandes, c'est avant tout une gueule. Un grand blond au physique de déménageur. Un tank. Fort de la tête, peu rapide mais souvent spectaculaire, le footballeur aura certainement marqué de son empreinte le jeu français. Et ce, pendant près de 20 ans.

Viré comme un malpropre de Nice il y a un an et demi, Laslandes quitte la Promenade des Anglais et met un terme à sa carrière professionnelle. « J'avais les boules de finir comme ça. J'ai même pas pu fêter mon dernier match. Je ne m'attendais pas à terminer ma carrière de cette manière-là. »

Trop vieux à 37 ans, il n'intéresse plus personne. Le coup est rude. Pour lui, le foot pro, c'est fini. Laslandes tourne la page. Contraint et forcé.

« J'oublie rien, confesse-t-il. Je vais garder pour moi mes bons souvenirs, mes titres de champion de France, mes sélections en équipe de France. C'était bien. Je le raconterai à mes gosses ».

LE REGARD TOURNÉ VERS L'AVENIR

Devenir rentier à 37 ans ne l'intéresse pas. Alors, Laslandes investit. Il y a 10 ans, il devient actionnaire majoritaire du Café populaire, sur le cours de la Marne à Bordeaux. Puis il fait la même chose pour un restaurant chic des allées de Tourny. D'autres projets ? « Ouais, on est en train de

« J'avais les boules de finir comme ça. J'ai même pas pu fêter mon dernier match »

monter une boîte de nuit avec mon pote Nisa Saveljic (ndlr, ancien joueur des Girondins). Là, je compte m'investir directement dans le projet. Je m'occupe de tout. »

Des plans d'architecte aux achats des alcools et des plantes en pot, Laslandes gère son affaire. Et entretient le doute sur son actif de fêtard et d'habitué des night-clubs.

A croire qu'après un parcours bien rempli de 19 années de haut niveau il est difficile d'oublier l'esprit de compét', Lilian se lance dans une carrière de handballeur avec les Girondins de Bordeaux en championnat départemental.

« Quand j'étais jeune, j'ai longtemps hésité entre foot et band. J'étais meilleur au foot donc j'ai zappé le reste. Pendant un an, j'ai voulu combler ce manque. » Retour à l'anonymat. Retour sur terre.

Et voilà maintenant qu'il rehausse les crampons. « Comme on dit dans le Médoc, on y reva, on y reva. » Chez lui, à Soulac-sur-Mer. Au niveau régional. « Si les jambes suivent, je vais continuer encore un an ou deux. » Pour le plaisir. Sans pression.

VALENTIN GENDROT

Laslandes en 6 dates

4 SEPTEMBRE 1971

Naissance à Pauillac, en Gironde.

8 AOÛT 1992

Premier match en Première division, avec Auxerre, à Lens.

SAISON 1995/96

Laslandes réalise le double championnat – Coupe de France avec Auxerre.

12 OCTOBRE 1997

Première sélection en équipe de France contre l'Écosse.

17 MAI 2008

Dernier match en Ligue 1, avec Nice.

AVRIL 2010

Ouverture du Black Diamond sa boîte de nuit à Bordeaux.

Imprimatur • Journal-école de l'Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit. Directrice de publication : Maria Santos-Sainz

Rédacteur en chef : Thomas Bartherote

IJBA • 1, rue Jacques Ellul • 33080 Bordeaux cedex • 05 57 12 20 20 • journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr

ISSN 0397-068X • Imprimerie La Nef Chastrusse, Bordeaux